



COLLECTION « CRITIQUE »

CLÉMENT ROSSET

L'OBJET SINGULIER

nouvelle édition augmentée



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'OBJET SINGULIER

DU MÊME AUTEUR



LE RÉEL, TRAITÉ DE L'IDIOTIE, « Critique », 1977 (« Reprise », n° 8).
L'OBJET SINGULIER, « Critique », 1979.
LA FORCE MAJEURE, « Critique », 1983.
LE PHILOSOPHE ET LES SORTILÈGES, « Critique », 1985.
LE PRINCIPE DE CRUAUTÉ, « Critique », 1988.
PRINCIPES DE SAGESSE ET DE FOLIE, « Critique », 1991 (« Reprise », n° 9).
EN CE TEMPS-LÀ, Notes sur Althusser, 1992.
LE CHOIX DES MOTS, 1995.
LE DÉMON DE LA TAUTOLOGIE, *suivi de Cinq petites pièces morales*, « Paradoxe », 1997.
LOIN DE MOI, Étude sur l'identité, 1999.
LE RÉGIME DES PASSIONS et autres textes, « Paradoxe », 2001.
IMPRESSIONS FUGITIVES, L'ombre, le reflet, l'écho, « Paradoxe », 2004.
FANTASMAGORIES, *suivi de Le réel, l'imaginaire et l'illusoire*, « Paradoxe », 2006.
L'ÉCOLE DU RÉEL, « Paradoxe », 2008.
LA NUIT DE MAI, « Paradoxe », 2008.
TROPIQUES, Cinq conférences mexicaines, « Paradoxe », 2010.
L'INVISIBLE, « Paradoxe », 2012.
RÉCIT D'UN NOYÉ, 2012.

Chez d'autres éditeurs

LA PHILOSOPHIE TRAGIQUE, P.U.F., « Quadrige », 1960.
SCHOPENHAUER, PHILOSOPHIE DE L'ABSURDE, P.U.F., « Quadrige », 1967.
L'ESTHÉTIQUE DE SCHOPENHAUER, P.U.F., « Quadrige », 1969.
LOGIQUE DU PIRE, P.U.F., « Quadrige », 1971, rééd. 2008.
L'ANTI-NATURE, P.U.F., « Quadrige », 1973.
LE RÉEL ET SON DOUBLE, Gallimard, 1976.
MATIÈRE D'ART, *Hommages*, Éditions Le Passeur, Cecofop (Nantes), 1992.
LETTRE SUR LES CHIMPANZÉS, « L'Imaginaire », Gallimard, rééd. 1999.
ROUTE DE NUIT, *Épisodes cliniques*, Gallimard, 1999.
LE RÉEL, L'IMAGINAIRE ET L'ILLUSOIRE, Éditions Distance (Biarritz), 1999.
LE MONDE ET SES REMÈDES, P.U.F., « Perspectives critiques », 2000.
ÉCRITS SUR SCHOPENHAUER, P.U.F., « Perspectives critiques », 2001.
PROPOS SUR LE CINÉMA, P.U.F., « Perspectives critiques », 2001.
UNE PASSION HOMICIDE... et autres textes : chroniques au Nouvel Observateur (1969-1970), P.U.F., 2008.
ÉCRITS SATIRIQUES, 1. Précis de philosophie moderne, P.U.F., 2008.
LE MONDE PERDU, Fata Morgana, 2009.
PROPOS SUR LE CINÉMA, P.U.F., 2011.

Sous le pseudonyme de Roboald Marcas

PRÉCIS DE PHILOSOPHIE MODERNE, Robert Laffont, 1968.

Sous le pseudonyme de Roger Crémant

LES MATINÉES STRUCTURALISTES, suivies d'un *Discours sur l'écriture*, Robert Laffont, 1969.

En collaboration avec Michel Polac

FRANCHISE POSTALE, P.U.F., 2003.

COLLECTION « CRITIQUE »

CLÉMENT ROSSET

L'OBJET SINGULIER

nouvelle édition augmentée



LES ÉDITIONS DE MINUIT

*Ne jure que sur toi-même, et je
te croirai.*

SHAKESPEARE.

avertissement

Je présente ici de manière assez succincte le résultat de recherches entreprises depuis plusieurs années – recherches d'ordre philosophique, n'impliquant à ce titre aucun intérêt d'ordre moral, politique ou social. Cette précision préliminaire est rendue utile par la confusion aujourd'hui fréquente entre les enjeux de la philosophie et ceux de l'histoire, et l'habituelle réduction qui s'ensuit des premiers aux seconds. Confusion qui entre déjà un peu, comme on le verra, dans mon sujet : l'intérêt moderne pour l'historicité du réel étant un indice parmi d'autres de la difficulté qu'on éprouve à prendre en considération le réel tout court. Cette peine n'est d'ailleurs pas sans excuses, le réel étant, de par sa constitution singulière, celle de toutes choses qui offre le moins de prise naturelle à la considération.

1. Retour sur la question du double

1. LE DÉTOURNEMENT DU RÉEL.

Un Immortel doit être à ses côtés, les épaules vêtues d'un nuage, et c'est lui qui aura détourné mon trait rapide, à l'instant qu'il touchait le but. Mon trait était parti : je l'avais atteint à l'épaule droite, bien en face, à travers le plastron de sa cuirasse : je croyais le jeter en pâture à Hadès – et je ne l'ai pas abattu¹ !

Telle est la plainte du guerrier Pandaros, dépité d'avoir manqué Ménélas alors qu'il a visé juste et décoché sa flèche à bout portant. Mais un dieu, comme il arrive souvent dans l'*Iliade*, a détourné la flèche de sa trajectoire et dérobé l'objet qu'elle était sur le point d'atteindre. Ainsi le réel légitime est-il en quelque sorte non advenu, remplacé *in extremis* par un autre réel que lui substitue la malignité divine, en l'occurrence celle de la déesse Athéna. Cette intervention divine, ainsi surprise en flagrant délit de « détournement de réel », est une figure exemplaire de la duplication. Il ne s'y passe pas un événement simple et réel (un archer manquant son but), mais bien deux événements, témoins de deux réalités concurrentes dont il n'advient à l'une de devenir « réelle » que pour autant qu'elle chasse l'autre, la « dévie » de son cours et lui fait ainsi manquer son propre avènement : d'une part un archer qui réussit son coup, d'autre part une intervention divine qui, interceptant l'événement en cours de réalisation, fait que le coup réussi est en même temps un coup

1. *Iliade*, V, v. 185-191.

manqué. L'avènement d'un certain réel a en somme pour condition la mise à l'écart d'un certain autre réel, quelque chose comme l'élimination d'une autre candidature à l'accès à la réalité, le court-circuitage d'un rival d'autant plus pressant qu'il est plus crédible. En sorte que le réel qui a finalement lieu est l'autre de ce qu'il aurait normalement dû être, ne se produit que moyennant l'appoint (ou la trahison) de cette intervention extérieure à la chose que le langage courant désigne par les expressions de « coup de pouce » ou plus vulgairement de « piston ». Il faut alors reconnaître deux sources, ou deux niveaux de réalité, à l'événement une fois advenu : sa vérité de droit, qui a manqué à être, et sa vérité de fait, qui ne s'est imposée qu'en usurpant les droits de la première. Plus exactement le fait n'est pas en rupture avec le droit (c'est-à-dire en situation de pure altérité), mais procède d'une perversion de son propre droit, lequel a été dévié de sa course par une intervention étrangère. Cette duplication du réel est représentée en personne à partir du chant XX de *Illiade*, c'est-à-dire personnifiée par les dieux qui interviennent alors directement dans la bataille et combattent, invisibles, aux côtés des guerriers qu'ils contrarient et protègent tour à tour, tantôt détournant le jet fatal, tantôt dissimulant par un nuage la cible qu'ils offrent à l'ennemi. Le réel auquel participent les humains n'est que l'apparence visible de la réalité invisible : une *présence* divine explique le *présent* terrestre, tout comme la présence de l'*être*, selon Heidegger, délivre la nature présente de ce qui est actuellement *étant*.

Cette figure homérique de la duplication est remarquable en ce qu'elle ne se limite pas, différant en ceci de la plupart des figures littéraires ou psychologiques du double, à une duplication de personne ou d'objet, mais en vient à doubler un *événement*, c'est-à-dire non pas le « ce qui est » ou « celui qui est » mais le « ce qui se passe », affectant ainsi le réel dans sa généralité impersonnelle, simple somme et succession d'événements. Habituellement, le double ne remet pas en question la réalité du monde en général, je veux dire ce privilège d'être réel qui consiste exactement en un *monopole d'existence* ; monopole d'où résulte cette *importance of being* évoquée par le titre d'une pièce d'Oscar Wilde qu'on a d'autant moins de scrupules à tronquer que « l'importance d'être sérieux », son titre intégral, se résume en somme à

l'importance d'être tout court. Le double se contente le plus souvent d'évoquer une multiplication insolite de telle ou telle partie qui ne met pas pour autant en cause l'identité de l'ensemble, pas plus que la multiplication anarchique des cellules cancéreuses ne remet en cause l'identité du malade. Mais ici le double révèle un autre et plus profond visage : d'un prétendant à la duplication de toute réalité, non de tel ou tel seulement de ses figurants. Or cette prétention du double, de contrefaire non pas l'existence de tel ou tel mais le fait de l'existence en général, apparaît à l'analyse comme une constante : intéressant tous les cas de suggestion de duplication, y compris les cas les plus fréquents, ceux où l'intention générale, qui est de « doubler » le réel tout comme on double un concurrent indésirable, se trouve dissimulée par l'intention particulière de compromettre par une contrefaçon la crédibilité d'une certaine réalité. Ce dont le double est en définitive la doublure n'est pas telle ou telle figure du réel, mais bien le fait d'exister, soit la réalité de toute figure. Ce qu'il réfute par son effet de doublure n'est pas seulement l'existence de telle personne ou tel objet en tant que singulier – tous objets dont il réfute cependant suffisamment l'existence, le principal caractère en étant la singularité, du simple fait qu'il en propose une inacceptable réplique. Ce qu'il réfute en profondeur est le fait que de tels objets puissent exister, qu'il y ait jamais manifestation irréfutable d'existence, présence d'objets dignes d'être pris en considération en tant que réels.

Dès lors qu'il peut récuser l'existence d'un quelconque *ceci*, par la monstration ou plutôt l'évocation fantasmatique de son double, soit d'un objet paradoxal qui serait à la fois ceci et autre que ceci, ruinant ainsi les prétentions de ce ceci à être lui-même et rien d'autre, l'effet de duplication jette en effet une inévitable suspicion sur la somme de tous les ceci, c'est-à-dire sur l'ensemble du réel dont il contrarie, par le doute porté sur un seul de ses exemplaires, la pure et simple prétention à exister. L'imagination d'un seul double entraîne ainsi la mise en doute de toute réalité – ou du moins sa mise à distance, parfois rassurante quoique toujours provisoire. Précisons-le encore une fois : ce qui est mis en cause par le double n'est pas l'existence de *telle ou telle chose*, mais le fait que telle ou telle chose, et par ailleurs n'importe

quelle, puisse être tenue pour parfaitement *existante*. L'ombre du double, passant outre la réalité des objets particuliers, se porte sur le fait de l'existence en général. Toute réalité exposable à la duplication cesse par là même d'être crédible. La pensée du double entraîne ainsi une déception à l'égard du réel le plus irréfutable, propre à confirmer à jamais dans ses doutes l'apôtre Thomas : j'ai vu et j'ai touché, et pourtant il n'y avait rien. Dieu n'existe pas : je l'ai rencontré.

Voir juste n'est pas une condition suffisante pour voir le réel, si l'on n'est pas assuré de voir quelque chose ; si ce qui s'offre au regard est douteux de et par lui-même, tel un corps céleste dont la perpétuelle modification interdirait au plus précis des télescopes d'en fixer l'image, toutes les visions qu'on en peut avoir sont nécessairement des visions troubles. C'est précisément là ce qu'inlassablement suggère le thème du double : de n'en jamais croire ses yeux, car rien de ce qu'ils sauraient voir ne participe du réel, pour être exposé à une duplication qui est la marque du non-réel, l'indice de son « peu de réalité », pour reprendre une expression d'André Breton qui résume la philosophie du surréalisme et la nature profonde de son amertume. Rien de ce qu'ils voient n'étant unique, rien n'est non plus réel ; d'où il s'ensuit que tout ce qu'ils voient est spectacle et pur spectacle, sans garantie aucune de la part du réel censé s'y produire. Un des principaux effets du fantasme de duplication consiste effectivement en un trouble affectant la vision ; trouble originel et inguérissable, puisque tout « voyant » est en puissance un « double voyant », capable en chaque circonstance d'une duplicité du regard qui le détourne du spectacle de ce qui est au profit de la suggestion de ce qui n'est pas, déterminant ainsi une sorte d'anesthésie générale à l'égard du réel ambiant. L'*Illiade* illustre abondamment ce trouble de vision : un dieu y aveugle sans cesse le héros, faisant disparaître à ses yeux, à l'aide d'une vapeur ou d'un nuage, la réalité qui l'environne immédiatement, la personne qui se tient en chair et en os devant lui. Inventeurs archaïques de la ruse de l'histoire selon Hegel, qui consiste à inciter les hommes à l'action tout en les laissant dans l'ignorance de ses propres fins, lesquelles ne coïncident pas avec celles de ceux qui travaillent à les réaliser, les dieux homériques ont pour habitude de

suggérer aux hommes des mêlées sanglantes dont ils dissimulent tant les motifs réels que les moyens réellement mis en œuvre, jetant un voile sur l'intelligence et la visibilité du réel qui se joue sous leurs yeux et par leur entremise : le réel est là et a toujours été là, là où les hommes s'entretuent apparemment à son propos quoique en fait hors de tout propos, puisque la réalité à laquelle ils participent leur demeure invisible.

Mais c'est ici justement, dans cette invisibilité du réel occasionnée par la fascination à l'égard du double, le point le plus intéressant du fantasme de duplication, la raison pour laquelle le thème du double présente, outre les intérêts psychologiques et esthétiques qui lui ont toujours été reconnus, un intérêt proprement philosophique ; celui-ci non anecdotique, comme on aurait tendance à le présumer, mais bien de tout premier plan. La duplication élimine l'ensemble de ses modèles, vouant ainsi toute réalité à l'invisibilité. Or cette invisibilité du réel, à laquelle aboutit la suggestion du double, n'est pas une invisibilité accidentelle, due à l'entremise occasionnelle d'une duplication fantasmatique. Elle est au contraire un caractère constitutif du réel, tout à fait indépendant de ses éventualités de duplication, encore que le thème du double y soit de certaine façon impliqué. L'objet réel est en effet invisible, ou plus exactement inconnaissable et inappréciable, précisément dans la mesure où il est *singulier*, c'est-à-dire tel qu'aucune représentation ne peut en suggérer de connaissance ou d'appréciation par le biais de la *réplique*. Le réel est ce qui est sans double, soit une singularité inappréciable et invisible parce que sans miroir à sa mesure. Il en résulte que le double, par la manifeste et radicale altération qu'il suggère de l'objet qu'il prétend reproduire, est le biais le plus direct – ou si l'on préfère le moins indirect – par lequel il puisse arriver au réel d'être « visible », je veux dire d'être appréhendé au plus près de sa réalité en apparaissant dans l'évidence de sa non-visibilité. Car la représentation du réel se trouve ici contestée non dans sa qualité ou l'ampleur de ses performances possibles mais dans son principe même. On savait déjà que celle-ci était nécessairement limitée, imparfaite, partielle et partiale ; mais voici qu'il apparaît qu'elle est de toute façon étrangère à ce qu'elle représente et comme hors de son sujet, puisque cette représentation

parfaite que serait le double, réplique absolue du représenté, n'aboutit pas à une suggestion du réel mais à la relégation de celui-ci dans la non-existence. Si le double parvient, comme il y parvient en effet de manière incomparable, à « représenter » le réel, c'est justement parce qu'il contredit toute possibilité de représentation et réussit ainsi, si l'on peut dire, la performance de *présenter* le réel en tant que *non représentable*. Mettant en échec la représentation du réel, le double est une voie d'accès privilégiée au sentiment du réel, on peut même dire à la pensée du réel dès lors que l'on définit celle-ci, et apparemment avec raison, comme la prise en considération de son caractère précisément impensable. Le privilège du double est de poser de la manière la plus aiguë la question du réel, de la réalité de ce qu'on se représente comme le réel : d'en être un *révélateur*, dans le sens photographique du terme, soit d'un liquide dans le bain duquel la neutralité inexpressive de la feuille blanche se transmue progressivement en image visible et déterminée. Ainsi le réel en vient-il à se « révéler » par l'intermédiaire du double qui en suggère l'invisible unicité, offrant une réplique improbable et inespérée à un objet par nature non réfléchissant.

Par son absurdité manifeste, consistant à apparaître comme copie à la fois la plus familière et la plus étrange, le thème du double signale par contrecoup le privilège de l'unique, soit un monopole d'existence tel qu'il interdit toute prise de considération quant à lui-même, celle-ci nécessairement étrangère à lui, étrangère donc à quoi que ce soit. C'est là, si l'on peut dire, l'exorbitante tyrannie du réel que de ne tolérer en son palais d'autre flatteur que lui-même : toute image y est interdite de séjour. Et c'est aussi pourquoi il n'y a rien de moins « simple » à penser que précisément le thème du simple, de l'unique. Si le double fait paradoxe, c'est que le simple qu'il s'avère incapable de doubler fait lui-même problème en tant que tel. Ce problème est d'ailleurs bien connu de l'histoire de la philosophie, qui a toujours achoppé sur le caractère impensable et indescriptible de la notion de *même* dès lors qu'il n'est aucun *autre* pour en rendre raison ; aporie à partir de laquelle on est tenté de diagnostiquer, comme y invitent aujourd'hui des philosophes d'inspiration aussi différente que Gilles Deleuze ou Jacques Derrida,

l'appartenance originelle de l'identité à la différence, le caractère à jamais improbable donc de toute identité véritable, bref l'éternelle improbabilité du réel. Si le réel est le simple, il manquera toujours à être reconnu, puisqu'une telle reconnaissance implique, de par l'insistance de son « re », l'appoint d'un Autre que sa propre définition exclut.

Ce qui pourrait « expliquer » le monde doit ainsi demeurer étranger au monde qu'il expliquerait, faute d'en troubler, en s'y mêlant, la nature simple – à moins qu'il ne réussisse à respecter celle-ci, mais c'est seulement à la condition de se confondre exactement avec elle : l'expliquant faisant corps avec l'expliqué, comme il advient dans certaines philosophies panthéistes, déistes ou matérialistes, renvoyant alors ce dernier, par le biais d'un détour d'autant plus significatif qu'il reste sur place et n'implique aucun déplacement, à son énigme première. C'est pourquoi la pensée religieuse du salut a pour stricte et paradoxale condition de son efficacité la pensée complémentaire que ce salut ne doit en aucun cas advenir, comme le judaïsme en témoigne de manière tout à fait remarquable et exemplaire. La lumière attribuée à l'Autre doit demeurer le privilège de l'Autre, rester une étrangère à l'égard de ses propres ombres. Comme Platon le précise expressément dans une de ses pages les plus célèbres, le spectacle de la lumière a pour conséquence obligée l'invisibilité du réel. Le prisonnier de la caverne, qui y voit peu et mal, ne gagne à en sortir que de ne plus rien voir : « une fois arrivé à la lumière, il aurait les yeux éblouis de son éclat, et ne pourrait voir aucun des objets que nous appelons à présent véritables² ». Aussi désirerait-il regagner aussitôt sa caverne, c'est-à-dire revenir au réel, « retournant aux choses qu'il peut regarder », à ces choses qu'il croirait et aurait toutes bonnes raisons de croire « réellement plus distinctes que celles qu'on lui montre³ ». De même, l'autorité de tout Messie consiste dans son absence, ou plutôt dans la pensée assurée que sa présence reste et restera à venir. Promettant une explication sans risques, dès lors que la reconnaissance de son caractère à jamais futur en voile le caractère non seulement inconcevable mais encore et plus profondément

2. *République*, VII, 516 a.

3. *Ibid*, 515 e.

indésirable, cet « à-venir » du Messie peut suggérer sans dommages une fin du monde qui demeure sans effet sur le cours du monde, une extinction inéluctable de toutes choses qui ne compromet dans l'immédiat aucune chose en particulier. C'est un attribut essentiel de Dieu, et non accidentel au sens aristotélicien, que d'être caché ; Pascal qui s'en lamente dans telle *Lettre à Mlle de Roannez* montre assez, par l'ensemble de ses *Pensées*, toutes les raisons qu'il a par ailleurs de s'en réjouir. Il vaut mieux attendre Godot en toute patience, c'est-à-dire sans aucune impatience d'en voir précipiter la venue : son absence est sans doute regrettable, mais ce serait assurément bien pire s'il arrivait.

Remarquons pourtant que cette ombre portée sur le réel par la déception du double – je veux dire par le fait que le double, venant à manquer son effet, en vient aussi à décevoir l'espérance de voir garantir le réel par une autorité extérieure à lui – n'affecte pas tant la réalité en elle-même que sa possibilité d'être un objet pour la pensée. Sa présence n'apparaît comme douteuse que dans la mesure où elle apparaît comme impensable, pour n'offrir aucun renseignement utile à celui qui entreprendrait d'en établir, et par là d'en concevoir, l'*identité*. Mais c'est le fait de toute identité, du concept d'identité envisagé de la manière la plus abstraite et la plus générale, que d'apparaître comme ainsi inconcevable. Un insurmontable paradoxe est en effet attaché à la notion d'identité, pour désigner à la fois deux qualités dont l'une contredit l'autre. Précisons ici la nature de ce paradoxe, d'autant plus intéressant qu'il signale, outre une difficulté d'ordre logique, une contradiction inscrite dans les choses mêmes, une ambiguïté face à laquelle la pensée n'est amenée à hésiter que pour autant qu'elle se trouve alors confrontée à une « hésitation » du réel en personne. L'identité est un concept ambigu parce qu'il suggère toujours deux espèces hétérogènes d'identité, deux façons différentes et contradictoires d'être identique. L'identique désigne d'abord l'identifié, la reconnaissance de celui-ci en tant que celui-ci, *is dem* selon l'origine latine, soit *celui-ci même*. Mais l'identique en vient aussitôt à désigner du même coup – et ce apparemment dans toutes les langues du monde, ce qui incite à présumer la complicité des deux sens – l'équivalence d'un terme à un autre, la reconnaissance de celui-là en tant que celui-ci, *idem*

en latin, soit *le même que celui-ci* : sens exactement contraire à celui dont il prend ainsi le relais, puisque substituant l'idée d'égalité à celle de spécificité inégalable, l'idée de reproduction à celle de singularité. On peut imaginer il est vrai que ce second sens est non pas une contradiction mais plutôt une généralisation du premier : si l'on tient compte du facteur temporel qui voue dans tous les cas le même à la différence des temps (passés, présents et futurs), ne permettant l'identification d'un quelconque objet ou individu que si l'on peut affirmer que celui d'hier est le même que celui d'aujourd'hui, que le moi présent est bien le même moi qu'auparavant, que la Joconde reste et restera toujours la Joconde. Ce privilège du même, de demeurer le même malgré les travers du temps, serait ainsi le modèle élémentaire d'identité dont s'inspire la pensée du même en tant qu'égal à un autre. Mais le privilège d'être celui-ci est très différent de celui de demeurer le même, et ne saurait par conséquent être invoqué comme modèle direct de l'idée d'égalité : il y a presque autant de différence entre le ceci et son même dans le temps qu'entre le ceci et tout objet autre dont il puisse lui advenir d'être tenu pour le même, selon le second sens du concept d'identité. Si je suis le même que celui que je serai demain, c'est à peu près au sens où je suis le même que mon voisin : un homme parmi d'autres. On ne peut donc voir, dans cette dérivation supposée de la persistance du même dans le temps à son égalité avec l'autre, qu'un passage forcé d'un aspect accidentel de l'identité au sens premier à une tout autre conception de l'identité : le sens essentiel de l'identité première désignant la reconnaissance d'un ceci à un moment donné, non sa permanence éventuelle dans le cours du temps (celle-ci d'ailleurs douteuse en toute rigueur). Ce qui fait l'identité d'un ceci demeure ainsi étranger à la somme de ses égalités possibles, étranger même à une égalité avec son propre soi considéré à un autre instant du temps, l'écart au présent d'un des deux ceci étant la marque d'une différence qui suffit à faire de cette identification une affaire d'égalité et non d'identité. Ce qui fait l'identité d'un ceci est d'être ceci, non d'être identique ou assimilable à quelque cela que ce soit.

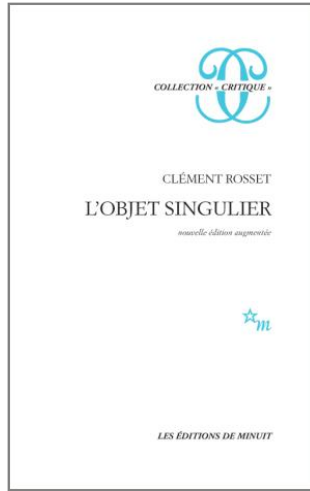
Or c'est le sort de toute réalité en général que d'apparaître en tant que réelle précisément dans la mesure où il est impos-

table des matières

<u>AVERTISSEMENT</u>	<u>9</u>
<u>1. – RETOUR SUR LA QUESTION DU DOUBLE</u>	<u>11</u>
<u>1. <i>Le détournement du réel</i></u>	<u>11</u>
<u>2. <i>L'être et le double</i></u>	<u>27</u>
<u>2. – ASPECTS DU SINGULIER</u>	<u>33</u>
<u>1. <i>L'objet terrifiant</i></u>	<u>37</u>
<u>2. <i>L'objet du désir</i></u>	<u>43</u>
<u>3. <i>L'objet cinématographique</i></u>	<u>51</u>
<u>4. <i>L'objet musical</i></u>	<u>59</u>
a) <i>Musique et réalité</i>	<u>59</u>
b) <i>Musique et langage</i>	<u>70</u>
c) <i>Musique et jubilation</i>	<u>85</u>
d) <i>Musique et répétition</i>	<u>88</u>
<u>3. – L'APPRÉHENSION DU RÉEL</u>	<u>92</u>
<u>1. <i>Amertume et modernité</i></u>	<u>92</u>
<u>2. <i>De l'allégresse</i></u>	<u>99</u>
<u>3. <i>Le savoir amoureux</i></u>	<u>107</u>

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
DEUX MAI DEUX MILLE TREIZE DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 5403
N° D'IMPRIMEUR : 131287

Dépôt légal : mai 2013



Cette édition électronique du livre
L'Objet singulier de Clément Rosset
a été réalisée le 24 novembre 2014
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707310224).

© 2014 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707331458

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr